

Super-Alice contre les sales putes, épisode 3 :

Quiconque souhaite comprendre la construction, de tout temps et partout sur la terre, de la domination des hommes sur les femmes devrait lire *la Grande Arnaque* de Paola Tabet.

Paola Tabet est ethnologue ce qui lui permet, non pas de porter un regard critique uniquement sur notre société, à notre époque (avec, quelles que soient la méfiance et l'exigence d'objectivité dont on cherche à faire preuve, le risque constant de juger l'époque et la société en question avec une vision déterminée par elles), mais, en élargissant son regard à toutes les organisations humaines passées et actuelles des quatre coins du monde – expression d'ailleurs étrange sur une planète ronde –, de chercher à déterminer ce qui est du domaine de l'universel et ce qui est spécifique à un instant et à un lieu donné. Or – ça tombe bien, n'est-ce pas ? –, la domination des hommes sur les femmes a eu lieu de tout temps et partout sur la terre, y compris, par exemple, dans les sociétés primitives de chasseurs-cueilleurs non

sédentaires et *précapitalistes* mythifiées par certains comme un genre de paradis sur terre : admettons que de grands barbares païens et costauds n'y auraient pas subi l'assujettissement aux banquiers, aux marchands, aux sous-chefs et aux prêtres..., mais pour la moitié féminine de la population, la situation n'y était pas plus enviable, semble-t-il, que lorsque, par la suite, la propriété, la hiérarchie, l'argent et les guerres sont devenues la norme.

Tout ce qui va suivre dans cet épisode est en très grande partie un genre de *digest* de ce livre que je recommande aux lecteurs : en conséquence, ceux qui s'y pencheront ou s'y sont déjà penchés peuvent faire l'économie des prochaines pages qui risquent de leur sembler un inutile radotage. Et d'ailleurs, pour éviter une lourdeur excessive, dans tout ce qui va suivre, j'éviterai de répéter à l'excès, encore et encore, *comme le dit Paola Tabet* ou d'autres formules équivalentes pour signifier mes emprunts en permanence, il sera entendu que c'est elle que je cite ou résume ici la plupart du temps, en particulier lorsque j'utilise des phrases entre guillemets sans en signaler la provenance. C'est précisé, appelons ça un souci d'honnêteté et de rigueur intellectuelle : les putes souffrent

suffisamment de dépréciation pour que je n'offre pas à nos contempteurs le prétexte d'un plagiat sans scrupules pour dégrader plus encore notre image.

(Comme l'explique Paola Tabet, donc...) La domination des hommes sur les femmes, partout, de tout temps, a reposé sur deux piliers.

Je vais passer très rapidement sur le premier, non pas qu'il ne soit pas intéressant et complexe, ou qu'il soit évident et acquis pour chacun, ou qu'il compte pour pas grand-chose dans le mécanisme, oh que non !, mais parce qu'il s'éloigne par trop du sujet de cette monographie. Notons néanmoins – avec attention, s'il vous plaît ; sans rire, c'est très important – que, dans la mesure où ces deux piliers sont indissociables et travaillent en synergie permanente, si on veut réellement comprendre le second, et en particulier sa finalité, conserver à l'esprit le premier et les mécanismes qu'il induit me paraît en grande partie indispensable pour appréhender le phénomène dans sa totalité. De la même façon d'ailleurs, accepter de prendre en compte uniquement le premier en détournant son regard du second parce qu'il mettrait trop mal à l'aise certains – ou certaines... – serait une erreur tout aussi funeste...

Cet avertissement au lecteur professé : attaquons ! Le premier pilier de cette construction universelle est l'interdiction – légale ou religieuse ou coutumière ou superstitieuse ou... – faite aux femmes d'accéder par elles-mêmes à ce qui constitue la richesse, l'objet le plus valorisé d'une société donnée. J'ai promis d'être brève sur ce point, je me contenterai donc de quatre exemples lapidaires qui permettent, je crois, de comprendre ce que nous montre longuement et à travers de nombreux cas d'école Paola Tabet : dans nos sociétés où l'argent est la valeur centrale, la possibilité pour une femme d'ouvrir un compte bancaire, seule, à son nom, sans tutelle, date, par exemple en France, de... 1965 ! ; chez les Mehinaku du haut Xingu (en Amazonie), c'est le poisson qui incarne la richesse (car il constitue la quasi-totalité des protéines animales consommées), or, la pêche est réservée aux hommes pour des raisons aussi implacables et objectives que, chez nous, j'imagine, celles qui ont su justifier que l'autonomie bancaire n'ait appartenu, jusqu'à très récemment, qu'à une moitié de la population adulte : parce que « les poissons sont révoltés par l'odeur du sexe des femmes » et que la présence de ces dernières sur les bateaux ruinerait la pêche à coup sûr... ; en

Haïti (nous y reviendrons très bientôt en nous penchant sur le second pilier : le lecteur fera alors aisément le lien entre les deux mécanismes), le salaire des femmes dans les métiers du service domestique est dix à cent fois inférieur à celui des hommes dans le bâtiment ; enfin, dans un très grand nombre de communautés humaines agricoles, la propriété foncière est réservée aux individus mâles. On comprend bien que ceci étant posé comme une règle intangible, un fondement de la société en question, l'autonomie, l'indépendance des femmes vis-à-vis des hommes est structurellement entravée et devient dès lors extrêmement difficile pour ne pas dire impossible.

Regardons à présent un peu plus en détail le deuxième pilier car, vous allez voir, peut-être avec étonnement, il nous concerne, ici, au plus haut point, puisqu'il s'agit... du stigmaté de pute ! Tiens !, tiens !... – encore et toujours.

Dans les sociétés occidentales modernes, disons depuis le XIX^e siècle, la définition de la prostitution est peu ou prou celle donnée, par exemple, en décembre 1960, par la *Revue internationale de police criminelle* : « La prostitution est le fait de satisfaire contre rétribution les désirs sexuels de n'importe qui. » Disons qu'elle implique multiplicité des

partenaires dans un temps bref et paiement explicite du rapport sexuel. Mais cette définition n'a rien, mais alors rien de rien d'universelle, et Paola Tabet nous montre que la prostitution peut exister (ailleurs dans le monde et/ou à une autre époque) sans la multiplicité des partenaires ou sans la rétribution explicite ou même... sans aucun des deux !, et qu'à l'inverse (ou de la même façon plutôt, selon la même logique de non-universalité), il peut y avoir multiplicité des partenaires ou rétribution explicite ou... les deux !, sans que cela ne soit considéré par certaines sociétés comme de la prostitution !

Mais attendez, ce n'est pas tout, parce que si notre définition occidentale moderne de la prostitution n'est pas plus qu'une autre universelle, en revanche, ce qui l'est, universel, c'est que partout, à toute époque, a toujours existé un type de comportement qu'on peut qualifier de *prostitution* qui correspond à une *utilisation* de leur sexualité par les femmes considérée comme hors des normes qui régissent la société étudiée et qui vaut aux femmes en question, celles qui se *livrent* à cette utilisation *hors normes*, d'être désignées comme *non respectables* et mises au ban de la société, bref, de devoir supporter le stigmate de pute. Et vous savez quoi ? Si après

avoir tout bien secoué, on cherche un point commun en apparence bien caché entre toutes ces situations non universelles qui donnent toutes naissance à un stigmaté qui, lui, est universel, il n'est pas si malaisé de le dénicher et, miracle ! – ou pas –, il ne se révèle aucunement ni fortuit ni innocent mais bien au contraire implacablement signifiant – patience !

Commençons par quelques exemples en vrac parmi une infinité.

Chez les Birom (en Afrique de l'Ouest), une femme a un mari. Le mari a, au départ, dû payer un certain prix pour acheter sa femme et acquérir les droits sur sa sexualité. À partir de là, il peut la louer à un ou des amants, toute femme mariée ayant au moins un amant *officiel* – c'est la norme, pratiquement une obligation, au moins morale – qui, outre le prix de la location qu'il versera au mari (une chèvre par an selon la coutume), devra également directement payer la femme pour les *faveurs* qu'elle lui accordera (pour la prestation sexuelle qu'elle lui fournira si on veut utiliser un langage de pute moins hypocrite). J'ai écrit *officiel* parce que, *naturellement...*, s'il prenait l'envie à une femme mariée de niquer avec un homme sans que celui-ci ne s'acquitte du prix afférent auprès de son mari, il s'agirait alors, comme partout...,

d'adultère, moralement blâmable et sévèrement puni. Et toujours *naturellement*, devinez quoi ?, une femme qui refuserait de se marier et qui aurait plein d'amants qui, non seulement lui donnerait de l'argent pour ses *faveurs* mais en plus une chèvre par an directement à elle plutôt que de passer par un intermédiaire masculin, ben... ce serait une pute !, une *mbrunje* pour reprendre le terme attaché au stigmaté chez les Irigwe (au Nigéria) dont le système de propriété de la sexualité des femmes est relativement proche si ce n'est que le père peut vendre plusieurs fois de suite sa fille comme épouse (disons que, dans l'esprit, le crédit-bail y remplace l'achat).

[...]

D'une façon un peu différente, chez les Haoussas (en Afrique de l'Ouest), coexistent deux institutions, le *tsarance* et le *karuwanci* (que nous retrouverons plus loin d'ailleurs). Le premier, qui consiste à niquer avec un inconnu qui en fait la demande en échange d'un paiement remis à un *maître*, est parfaitement admis, normal, alors que le second qui consiste – c'est très différent, vous allez voir – à niquer avec un inconnu qui en fait la demande en échange d'un paiement mais de manière autonome (les

karuwai sont également appelées *femmes libres*), en touchant la totalité de la somme sans intermédiaire, est considéré, lui, comme de la prostitution et est stigmatisé en conséquence. On notera également que le *tsarance* est subi par toutes les jeunes filles (c'est une période obligatoire de formation à la sexualité) alors que le *karuwanci* découle d'un choix individuel.

[...]

En Angleterre, au Moyen Âge, toujours de la même façon, une fille qui couchait avec des hommes pour de l'argent n'était pas une pute, c'était considéré dans l'ordre des choses et de la bienséance, la fille de salle, par exemple, se faisait besogner dans la grange par les voyageurs de passage et ça lui permettait de quand même réussir à survivre malgré le salaire de misère que lui filait son employeur : c'était *normal*. En revanche, une femme qui aurait quitté ses parents sans se marier et sans accepter d'avoir un patron (ou une mère supérieure), devrait-elle ne jamais coucher avec personne, était considérée comme une pute et entachée du stigmate de *fille de mauvaise vie*.

La duchesse de Fontanges, auvergnate comme moi (un peu plus même : elle était du Cantal, je ne vous raconte pas (ce serait trop

long)...), aussi jolie que moi paraît-il (mais c'est menterie assurément, la chose est impossible) et plus jeune encore (mais elle, elle finira assassinée à vingt ans : ouf !, pas comme moi, je touche du bois), qui, la pratique était courante à l'époque, est envoyée par sa famille qui a besoin d'argent à Versailles pour se faire violer par le roi : ça, ce n'était pas une pute !, c'était une duchesse – issue d'une famille très modeste, elle obtint ce titre à la cour : il y a des pipes à la chaîne qui ennoblissent, il faut croire... La preuve en est que sa famille [...] trouvait ça *très respectable* : c'est si elle avait refusé de payer de sa personne pour sauver de la ruine sa noble lignée qu'elle aurait été désignée comme une fille indigne. De la même façon, Marie Walewska qui, pour le décider à protéger la Pologne, est livrée à Napoléon qui la viole aussitôt, ce n'était pas une pute : c'était une patriote (il ne sera pas dit que j'aurai pécho tous mes exemples dans Paola Tabet, na !).

Bref, à travers ces quelques cas d'école parmi de nombreux autres, il est patent que ce qui définit la pute et la stigmatisation qui lui est toujours associée, n'est pas, de manière universelle dans les sociétés humaines, la multiplication des partenaires sexuels et le caractère explicite de la rétribution qui, à l'échelle

de l'humanité, semble d'ailleurs plus être la règle que l'exception, mais le caractère transgressif par rapport à une norme sociale de l'utilisation que font certaines femmes de leur sexualité. Chez nous, aujourd'hui, niquer avec plein de mecs pour de l'argent. Chez les Birom ou les Irigwe, niquer avec quelqu'un sans que le mari (directement) ou le père (indirectement, via le prix de vente que le mari a acquitté) n'en tire un bénéfice. Chez les Hima ou les Trobriandais, niquer avec quelqu'un qui n'est pas de la tribu. En France, il y a deux siècles ou plus, niquer avec quelqu'un d'autre que le roi, l'empereur ou de façon générale un puissant. Bref, dans tous ces cas comme dans celui de l'Angleterre médiévale, est pute, celle qui cherche à s'affranchir, qui fait valoir un choix qui lui est propre, qui accède à l'autonomie, à l'indépendance, en refusant l'assujettissement à un homme qui détient le pouvoir dans son clan (mari, père, patron, roi, empereur...) et qui possède un droit sur elle, en particulier le droit de tirer des bénéfices directs (sexuels) ou indirects (financiers) de sa sexualité.

Si on ajoute le premier pilier de la construction universelle de la domination masculine que j'ai évoqué rapidement plus haut, on comprend très bien la logique mise en œuvre

partout et de tout temps que Paola Tabet définit comme une *grande arnaque* – d'où le titre de son ouvrage, chacun l'aura compris – : si tu veux vivre correctement, ma chérie, il te faudra avoir accès à l'argent (ou au poisson ou à la viande ou aux armes et aux techniques de guerre ou aux fonctions ecclésiastiques et autres postes de responsabilité ou aux études et aux professions intellectuelles, etc., bref, tout ce qui est interdit par principe aux femmes), mais rassure-toi, si tu donnes ton cul, l'homme, le vrai, ton seigneur et maître, ton *lion superbe et généreux*, celui qui partout détient la force et le pouvoir, t'en fera profiter avec grâce – enfin, un peu, à la marge, quand il le veut, comme il le veut, sans que tu aies ton mot à dire. Parce que si, par malheur, te prenait l'envie d'aller chercher toi-même l'argent, le poisson ou les armes de guerre ou de négocier directement ton cul à tes conditions sans passer par un intermédiaire, par un propriétaire, alors là !, direct ma chérie !, t'es qu'une pute !, et tu vas voir si la vie indépendante et rebelle te paraît si enviable en te prenant dans la gueule chaque jour, à chaque instant, le stigmaté et ses conséquences.

Dit autrement, par Paola Tabet en personne, ça donne : « Les différentes définitions de la prostitution constituent un discours sur l'usage

légitime et sur l'usage illégitime qui peut être fait du corps des femmes. Les définitions de pute-prostituée ont en fait une fonction normative. Nous avons affaire à des définitions politiques (...) qui constituent une énonciation des rapports de pouvoir – énonciation émanant comme il se doit de la partie dominante – et un instrument de conditionnement et d'imposition de ce pouvoir. »

À cet instant de notre brillante démonstration (à Paola (et à moi)), le lecteur s'étonnera sans doute que le viol n'ait pas encore été évoqué dans cet épisode alors qu'il est sans doute le plus ancien, le plus éternel, le plus universel moyen de contrôle et d'appropriation de la sexualité des femmes. Après tout, pourquoi s'embêter à construire des normes sociales aliénantes qu'un peu d'intelligence, de sens critique, de courage, d'esprit de résistance, de désobéissance et d'insoumission – choses fort banales, d'évidence... – font si aisément voler en éclat pour peu qu'on prenne la peine de les examiner, alors qu'une bonne vieille tarte dans ta tronche, salope !, maintenant t'écartes ou je te défonce est autrement plus imparable ?

La réponse est relativement simple, il me semble, et c'est la même qui explique, par exemple, l'abolition de l'esclavage, la faillite des

dictatures soviétiques, l'omniprésence des services marketing dans les entreprises ou les reportages d'apologie des forces de l'ordre à la télé dans les pays *démocratiques* en lieu et place de, directement, des États policiers. Parce que la coercition, malgré les apparences, ça ne fonctionne que modérément bien, beaucoup moins bien en tout cas que l'obtention de l'assentiment. D'abord, parce que la force supposée est souvent illusoire : il a beau être *homme*, un geek tout keusse d'un mètre soixante qui essaierait de violer Myriam Lamare (après tout, on voit parfois dans la rue des teckels qui grognent après des dobermans), on ne lui donnerait pas plus de chances qu'à une compagnie de CRS face à un soulèvement populaire. Mais surtout parce qu'on ne fait bien que ce qu'on veut bien – ce pour quoi on est motivés, motivés... –, et qu'on fait délibérément très mal ce qu'on nous force à faire. Antonio Gramsci – et toute la droite radicale qui l'a récupéré et ne jure que par lui – nous expliquerait ainsi que la fabrique du consentement en lieu et place de la coercition est, aujourd'hui, l'enjeu majeur des pouvoirs et que cela passe par un incontournable préalable, *l'hégémonie idéologique et culturel* : par exemple, dans le cas

qui nous occupe ici, le stigmate de pute et les offrandes (en bijoux ou en poissons) perçues comme gratifiantes, plutôt que le viol.

Cela étant, les unes, bien évidemment, n'interdisent pas l'autre. Tout est une question d'équilibre – très délicat. La propagande à la télé n'empêche pas la présence dissuasive des CRS et des militaires dans la rue, comme les cadeaux n'interdisent pas le viol des récalcitrantes. « Nous disposons d'une abondance d'exemples, dans les sociétés européennes et non européennes, qui montrent la construction de ce conditionnement ainsi que l'alternance efficace de la violence et de la gratification. » Au bout d'un moment, quand tu en as marre de te prendre des tartes par ton mari pour que tu lui cèdes, et qu'à l'inverse il t'offre le plus beau des poissons de sa pêche plutôt que de le réserver à sa maîtresse si tu te montres *gentille*, tu comprends clairement où est ton intérêt, que ça te plaise ou non : te faire violer par ton époux en te faisant tabasser au préalable, aller niquer avec qui tu veux en échange d'un beau poisson mais avec en prime la stigmatisation de la pute, ou y mettre du tien et baiser avec ton mari avec à la clef le poisson mais sans les baffes ni la honte et la mise à l'écart sociale : voilà, c'est ça, la fabrique du consentement. Rien n'empêche bien sûr le

lecteur d'étendre le raisonnement à d'autres domaines, par exemple, au monde du travail en remplaçant poisson par salaire, viol par chômage et/ou prison, *Ni putes ni soumises* par *J'aime ma boîte* et discours des sales putes *abolos* par *analyse*, à la télé, à Libé ou au Figaro, de la modernisation du marché du travail par un *expert* irrécusable du monde économique.

(À suivre...)